

Par retour du courrier Tentative de réponse à Daniel Dagenais

par Véronique Dassas

Recevoir du courrier dans une revue est toujours vivifiant. Parfois nos petits tirages nous font oublier que nous avons quelques lecteurs. Et Daniel Dagenais semble faire partie du lot. Dans ce qui suit, j'aimerais qu'il trouve d'abord une certaine gratitude devant sa lecture attentive, mais aussi un signe de reconnaissance, puisque visiblement il lit et il aime Ducharme et enfin un désaccord qu'il signale avec élégance et que je ne peux que confirmer. Un désaccord portant moins sur un aspect précis de la critique¹, *Conjonctures* ne se pique pas de théories littéraires, que sur le langage et la notion d'identité. On ne fait pas dans le détail, quoi. Mais on me pardonnera, pour parler de notions aussi importantes, aussi sérieuses, aussi graves de rester dans le langage commun et sur le terrain de l'œuvre de Ducharme.

Je vois bien ce que Daniel Dagenais veut dire quand il fait l'analyse de « l'insertion narrative » de notre phrase fétiche que je reproduis ici comme on recopie avec bonheur une citation qu'on aime, avec la nostalgie fugitive de ne pas l'avoir écrite. Je vois bien qu'il pense

¹ Est-ce que l'on peut se servir de la biographie d'un auteur pour interpréter son œuvre ? est-ce que l'on doit le faire ? me paraissent être des questions intéressantes mais sans grande pertinence, dans le contexte d'une revue qui ne prétend pas faire de la critique littéraire à proprement parler mais marquer son penchant pour un auteur.

que nous nous sommes mépris sur le sens de : « Tu l'as dit Mamie, la vie il n'y a pas d'avenir là-dedans, il faut investir ailleurs ». Il dit qu'il aurait fallu s'attacher moins au « contenu manifeste » de la phrase, à sa « signification prosaïque » qu'à l'effacement du narrateur. Quant à moi, je pense que le contenu manifeste d'un énoncé quelconque est à peu près toujours difficile à établir, et que tout l'enjeu de la littérature et de jouer de ces ambiguïtés. Je crois que ce qui nous a poussés à choisir de traduire : « Tu l'as dit, Mamie... » dans toutes les langues disponibles dans notre entourage, c'est l'incroyable complexité de cette phrase, ses contradictions, son ironie, sa drôlerie. N'oublions pas, que Ducharme est souvent un ostie de comique. Je ne sais pas bien ce qu'est le « contenu manifeste » de tout cela, aujourd'hui j'y pense encore et je ne peux me fixer sur un, je ne sais pas où pourrait bien être cet « ailleurs », ce que peut bien signifier « investir dans la vie » (ou « investir la vie » pour aller un très court instant dans le sens de Daniel Dagenais) et, devant tant de perplexité, je me souviens de ce que j'ai lu sous la plume de Ducharme, de ce sourire en coin qui lui est si singulier, de cette façon d'être absolument dans la vie tout en la conspuant. Si notre numéro sur Ducharme n'est pas « manifestement » un hymne à cette complexité du langage, à cet amour du jeu sur les mots, à cette ironie, à cette vitalité profonde, nous avons bien mal fait notre travail. Tout à coup, je me dis que mon entrevue fictive, qui puisait ses réponses dans l'œuvre pouvait prêter à confusion et assigner « un contenu manifeste » aux « déclarations » de l'auteur, alors que l'ensemble du procédé voulait simplement renvoyer à la lecture, à la fréquentation. L'anonymat de Ducharme me semble cohérent avec ce qu'il écrit pour des raisons à peu près inverses de celles qu'évoque Daniel Dagenais. Je crois que

Ducharme ne supporterait pas de jouer le jeu des médias, parce qu'il en pense beaucoup de mal. Je pense que Ducharme ne supporte pas le contact des hommes parce qu'il souffrirait trop de sa médiocrité éventuelle ou que tout simplement cela lui demanderait trop et il le dit assez clairement à peu près partout. Je dis que si son attitude n'est pas forcément explicitée, elle n'en est pas moins forte car il faut de la force pour se retirer d'un monde aussi obnubilé par l'apparence, la présence (y compris virtuelle), la publicité, les relations publiques, la communication, les aveux, le vécu, le croustillant, l'opinion, etc. Qu'il ne s'agit pas d'un comportement de complexé au sens de la pathologie, ou même que, s'il s'agit d'un complexe, il est drôlement sain. Après tout, je ne serais pas la première à prétendre que certaines formes de pathologie ne sont pathologiques que si on les regarde avec des yeux malades. Je suis par ailleurs convaincue qu'aucun écrivain n'est « libre vis-à-vis de son œuvre » et que la force de Ducharme, c'est de nous assurer que de leurs œuvres les écrivains ne devraient surtout pas parler (que ce soit devant leurs amis, en riant ou non, autour d'une bouteille de vin ou de quoi que ce soit d'autre).

À vrai dire, je confesse que je suis entraînée vers cette interprétation à la fois par ma façon de voir les médias et par l'idée que je me fais de Ducharme à travers ses romans. Je crois que Ducharme est un penseur puissant, je ne le vois ni dans la « perte d'identité contemporaine », ni dans la déréliction, ni dans le refus de « toute réalisation de soi dans le monde » à l'image présumée de ses personnages, ce qui ne me le fait pas voir pour autant comme un être dégage, confiant, sûr de lui et jouant à se cacher pour démontrer quelque chose. C'est là mon deuxième sujet

de désaccord avec Daniel Dagenais, sur un fond de désaccord plus vaste autour de l'identité.

Quitte à passer pour une crétine, je ne sais pas ce qu'est vraiment « la perte d'identité contemporaine ». Il aurait sans doute été opportun d'exposer ici les détails de mon incapacité à saisir cette notion, mais je préfère revenir à Ducharme, sans doute en partie pour me défiler. Je crois que pour écrire ce que Ducharme écrit, il faut savoir en diable qui on est, ce que l'on ressent par rapport aux autres, aux arbres, aux petites filles, à l'enfant qui vit encore sous notre peau adulte, il faut connaître ses désirs et, pire, être particulièrement doué pour en parler. Alors, où se trouve le problème identitaire ? Alors, comment peut-on prétendre que « Ducharme refuse d'assumer officiellement une œuvre qui provient d'une partie non assumée de lui-même ». Ce n'est pas assumer que d'écrire et de s'arranger pour être publié dans une des maisons d'édition les plus prestigieuses de la francophonie ? Ce serait assumer davantage que d'aller pérorer sur les ondes ? Je ne suis toujours pas convaincue.

Si Ducharme « se cache lui-même de lui-même », le moins que l'on puisse penser, c'est qu'il s'y prend vraiment très mal, faut dire qu'il n'est pas à une contradiction près. Comme ses personnages qui ne travaillent pas mais besognent comme des fous pour apprendre à reconnaître les asphodèles, à couler une dalle de béton ou à parler l'espagnol, qui ne font pas d'enfants mais élèvent ceux des autres, ne vivent que pour l'amour mais n'arrivent pas toujours à en mourir, qui recherchent des amis et trouvent des fourmis. Il est vrai que les personnages de Ducharme vivent un tant soit peu en marge de la société. Mais quand Daniel

Dagenais parle de difficulté de « réalisation de soi dans le monde », je crois que ce n'est pas tant le premier terme qui pose problème aux personnages de Ducharme, c'est le second : le monde. Dans cette difficulté, je préfère lire la force de l'écrivain, sa critique politique, la vigueur de son style que la faiblesse de l'homme et la « dissolution de l'instance narrative ».